

XYZ. La revue de la nouvelle

De Molière à Marie-Sissi Labrèche

Chloé Savoie-Bernard, *Des femmes savantes*, Montréal, Triptyque, 2016, 121 p.

David Dorais



Numéro 130, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85644ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2017). Compte rendu de [De Molière à Marie-Sissi Labrèche / Chloé Savoie-Bernard, *Des femmes savantes*, Montréal, Triptyque, 2016, 121 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (130), 91–94.

De Molière à Marie-Sissi Labrèche

Chloé Savoie-Bernard, *Des femmes savantes*, Montréal, Triptyque, 2016, 121 p.

CHLOÉ SAVOIE-BERNARD a d'abord publié en 2015 un recueil de poésie intitulé *Royaume scotch tape* aux éditions de l'Hexagone. Elle est doctorante en littérature, son travail porte sur la poésie féministe contemporaine. Ces préoccupations sur la place et l'image de la femme dans la société actuelle se retrouvent dans *Des femmes savantes*, son premier recueil de nouvelles, paru chez Triptyque en 2016 et en lice pour le Prix littéraire des collégiens.



Il s'agit donc pour ainsi dire d'une première œuvre, et il y a en effet quelque chose de « jeune » dans cette écriture, au sens où l'auteure joue la carte d'une certaine outrance pour communiquer un sentiment d'intensité. Elle adopte un style émaillé d'anglicismes et de québécoïsmes, qui donnent une impression de familiarité, une impression de ne pas se prendre trop au sérieux, voire de se révolter contre les exigences de beauté et de correction; on y voit un besoin de prendre ses distances avec la langue de Molière. Parfois, de longues accumulations de phrases, séparées uniquement par des virgules, servent à faire sentir l'urgence, la frénésie, l'impulsivité du propos. D'une manière ou d'une autre, l'écriture veut se présenter sous le signe de la fureur de vivre, et donc d'une authenticité crue et sans fard.

Le recueil s'ouvre sous les auspices de Sylvia Plath et de Nelly Arcan, deux jeunes écrivaines qui souffraient de dépression et qui se sont suicidées, comme broyées entre leur univers intérieur et les exigences de la société. La narratrice de cette nouvelle liminaire se dépeint comme folle, suicidaire 91

et anormale. Elle raconte le trajet qui l'amène en autobus jusqu'à l'hôpital où elle consulte une psychologue. L'auteure manifeste ainsi un désir assumé de se construire une persona basée sur l'excentricité: elle est hantée par la mort, en marge de la société, pareille à nulle autre. C'est la posture de l'adolescent romantique, fasciné par les grandes figures tragiques, souffrant à la fois de trop et de ne pas assez leur ressembler. La narratrice se désole, dans son style fiévreux, de n'être qu'une petite Montréalaise banale et en même temps de subir la malédiction de la maladie mentale: « Sorry, moi c'est pas Nelly Arcan, je ne me pendrai pas dans mon appart du Plateau, j'habite plutôt chez mes parents assez profond dans les shops Angus, là où toutes les maisons sont pareilles, briques rouges et cuisines cheaps, et de là, je vais jusqu'à l'hôpital pour suivre ma thérapie, là où sont entassées des séries de Nelly et de Sylvia, quelques-unes blondes comme elles et moi, mais aussi d'autres filles et d'autres garçons qui, eux, n'ont même pas la chance de ressembler un peu à de célèbres suicidés. »

Il existe une autre figure tutélaire à ces nouvelles, qui n'est pas mentionnée. Il s'agit de Marie-Sissi Labrèche. On trouve chez Chloé Savoie-Bernard le même univers de jeunes femmes déboussolées, sans repères moraux, sans direction à donner à leurs existences. Ce sont, chez l'une comme chez l'autre, des histoires d'amours déçues et de sexualité amère. Le titre du livre est ironique, bien sûr: ces jeunes femmes sont savantes seulement de ce que la vie enseigne à coup de désillusions. Aux personnages de Molière qui s'enferment dans un savoir abstrait sans lien avec la réalité du désir et de l'amour, la nouvellière québécoise oppose des personnages qui ont appris trop tôt la dureté des rapports humains et qui se retrouvent démunis de tout idéal. Comme chez Marie-Sissi Labrèche, la sexualité se vit ici sur le mode masochiste. Dans « Être une chatte », dont le titre signifie aussi bien être douce et soumise (je suis ton petit chat) qu'être humiliée et érotique (je ne suis que ma chatte), la narratrice témoigne de sa complaisance à accepter les sévices infligés par son amant.

Il lui dit qu'elle est belle, qu'il l'aime de tout son cœur, puis il la frappe au visage ou il l'étouffe sans lui demander son avis. La jeune femme tente bien de le quitter, mais dès qu'il lui fait signe à nouveau, elle ne peut s'empêcher de retourner le voir. Elle serait prête à aller jusqu'au bout pour lui : « Il m'a soufflé qu'il croyait bien qu'un jour il me tuerait sans s'en rendre compte — par maladresse —, en ne relâchant pas ses mains assez rapidement. Un jour, oui, il m'étranglerait pour de bon. Ma belle, un jour, je pense que je pourrais te tuer. » Et la victime d'acquiescer. Elle est tellement dépossédée d'elle-même, en manque de consistance et d'estime de soi, qu'elle est prête à voir son existence oblitérée en échange d'une forme d'attention, même sadique.

À la lecture de *Des femmes savantes*, on ne peut s'empêcher d'être frappé par la banalité de plusieurs nouvelles. Ces histoires racontent des événements au ras des pâquerettes, sans réelle grandeur, ni dans le bien ni dans le mal. Au plus près du quotidien. Dans l'une d'elles, une femme imagine une vie originale à son coiffeur, fantasmant sur le fait qu'il serait un homosexuel qui irait de temps à autre draguer à New York et qui s'occuperait de vedettes québécoises. Mais non, en fin de compte : elle s'aperçoit que Joé mène une vie des plus ennuyantes et que tous ses scénarios et projections sont erronés. De plus, la coupe qu'il lui a faite est ratée. Dans « Nue », une femme décide de sortir de chez elle sans maquillage pour aller à l'épicerie, et elle se sent toute nue. Comble de malheur, elle tombe dans la rue et tente de faire comme si de rien n'était. Dans « En guise d'excuses à Cindy », la narratrice déverse son fiel sur une collègue de travail désagréable dans un magasin de vêtements. Deux autres textes ne consistent qu'en des listes d'items, par exemple les différentes raisons pour lesquelles un garçon devrait aimer une fille : « Je sais coudre les boutons et les ourlets », « Je m'hydrate la peau matin et soir », « Je donne à Unicef chaque mois », « Je me vernis toujours les ongles des mains et des pieds », etc. Difficile de donner davantage dans l'insignifiance et la fadeur. Le but est-il d'exploiter le thème

de la banalité des vies modernes, où rien d'admirable ne se produit ? De pousser presque à l'absurde le vide existentiel de la jeunesse actuelle ? Ou ces textes dépourvus de drame révèlent-ils seulement un manque d'originalité et une incapacité à se détacher du quotidien le plus poisseux ? Toujours est-il que, de Molière à Marie-Sissi Labrèche, *Des femmes savantes* témoigne d'une chute dans l'inspiration et d'une vision de l'existence réduite aux platitudes et aux malheurs.

David Dorais



Photo: Wino Barchiesi


VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU ÉCRIRE?

Sylvie Massicotte, écrivaine-conseil
depuis plus de vingt ans.

Ateliers d'écriture, suivis individuels,
direction littéraire.

514 943.0081

sylviemassicotte.qc.ca

 [sylviemassicotte.ecriture](https://www.facebook.com/sylviemassicotte.ecriture)

C.P.47643 - Succ. Plateau Mt Royal, Montréal Qc H2H 2S8